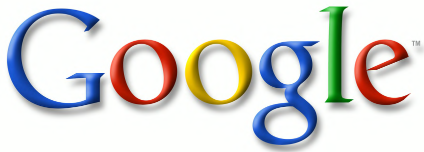
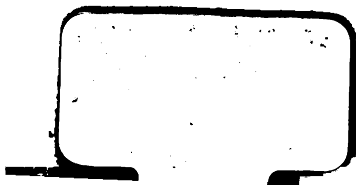


CALGARTH PARK.



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME SECOND.

U O

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

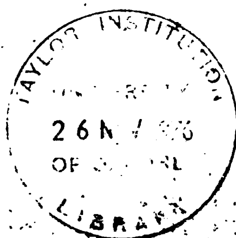
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.


TAYLOR INSTITUTION
26 N
LIBRARY

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie (a).

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre; je ne sais par où com-

(a) Je n'ai gueres besoin, je crois, d'avertir que dans cette seconde partie & dans la suivante, les deux Amans séparés ne font que déraisonner & battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

commencer; & c'eſt à Julie que je veux écrire! Ah malheureux! que ſuis-je devenu? Il n'eſt donc plus ce tems où mille ſentimens délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement ſont paſſés: Nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous aſſés reſervées, aſſés circonſpectes? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel; de ces jours ſi charmans & ſi doux à mon effroyable miſere! Hélas! je commençois d'exiſter & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement; l'eſpoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois

ans

ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah, que ne les ai-je terminés avant de me furvivre à moi-même! Que n'ai-je fuivi mes preffentimens après ces rapides inftans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger! Sans doute, il faloit la borner à ces trois ans ou les ôter de fa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, fi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouirois de ma raifon; je remplirois les devoirs d'un homme, & fémerois peut-être de quelques vertus mon infipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil ofa contempler ce qu'il ne faloit point voir. Cette vue a produit enfin fon effet inévitable. Après m'être égaré par dégrés, je ne fuis plus qu'un furieux dont le fens eft aliéné, un lâche efclave fans force & fans courage,

qui va traînant dans l'ignominie sa chaine & son desespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Desirs faux & trompeurs, desavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoitra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: sui-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutien mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable,

fible, d'où le fort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je fuis mort au bonheur, je ne le fuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eft invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eft fondé fur la bafe inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus befoin de l'appui de l'efpérance, & le paffé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui fus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu facré s'eft-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaifirs celeftes que toi-feule étois capable de fentir & de rendre? Tu me chaffes fans pitié; tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon defefpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miférable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah Julie, crois-moi; tu chercheras vaine-

ment un autre cœur ami du tien! Mille s'adoreront, fans doute; le mien feul te favoit aimer.

Répond-moi, maintenant, Amante abufée ou trompeufe: que font devenus ces projets formés avec tant de miftere? Où font ces vaines efpérances dont tu leurras fi fouvent ma crédule fimplicité? Où eft cette union fainte & defirée, doux objet de tant d'ardens foupirs, & dont ta plume & ta bouche flatoient mes vœux? Helas! fur la foi de tes promeffes j'ofois afpirer à ce nom facré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Di, cruelle! ne m'abufois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéiffance de docilité, de difcretion? M'as tu vû defirer affés foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux defirs à tes volontés fuprêmes? J'ai tout fait pour te plaire.

plaire & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate, rend-moi compte du dépôt que je t'ai confié: rend-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enlèves.. Anges du Ciel! j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres........ Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échape.... j'y touche encore & le perds pour jamais! .... Ah si je le pouvois croire! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient .... O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servites-vous mon desespoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

LETTRE II.

De Milord Edouard à Claire.

NOus arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquilité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ses secrettes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abatu la premiere journée; je la fis courte voyant que la vitesse de nôtre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla

point, ni moi à lui; les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succeder infailliblement à cette létargie: à la dinée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi réstons-nous un moment si près d'elle? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déja sur terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai

sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons: sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers simptomes est facile à prevoir; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractere de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs mais non pas de son desespoir, & quoiqu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zele de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractere de sa passion & sur celui de sa maitresse. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & longtems d'un objet, sans contracter des dispo-

dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flame ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ses facultés; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse : car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maitresse.

Soyez en sure, aimable Claire ; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de

ce couple infortuné; non par un sentiment de commisération qui peut n'être qu'une foiblesse; mais par la considération de la justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la maniere la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles ames sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainsi la lumiere sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bien faisans nés pour essuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les

peres

péres qui l'osent former ou rompre sont des tirans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du pere commun qui sait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (b)

Que

(b) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages; sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célebre où l'honneur du rang attaquoit insolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna son procès, osa deshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne sauroit dire à quel point dans ce pays si galand les femmes sont tirannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune & d'état s'ecclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voila les convenances dont il doit connoitre, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tirans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des

cœurs

cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage du ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire; vous avez un pere qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maitresse de votre sort; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même; & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui

tient

tient lieu de raison? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage pere. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage: moins amante qu'amie, si vous n'êtes la plus tendre épouse, vous serez la plus vertueuse, & cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'age & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle, mais elle est plus invincible: c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, & qui n'ont point d'obstacle à vaincre & de préjugés à combattre! Tels seroient nos deux amans sans l'injuste resistance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exem-

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux Epoux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raison choisira seule; c'est le cas où vous êtes; si l'amour regne, la nature a déja choisi; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aye à me rendre à Rome, je ne quiterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tacherai de faire au moins qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité.

J'ai

J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des votres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.



FRAG-

FRAGMENS.

Joints à la Lettre précédente.

1.

POurquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? cœur pitoyable! raſſûrez-vous. Je me porte bien...... je ne ſouffre pas..... je vis encore..... je penſe à vous...... je penſe au tems où je vous fus cher...... j'ai le cœur un peu ſerré....... la voiture m'étourdit.... je me trouve abatu..... je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force....... ou n'en aurai-je plus beſoin.......

2.

Où m'entrainent ces chevaux avec tant de viteſſe? Où me conduit avec tant de zele

zele cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas?.... Ah fille insensée!....... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas assés tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce là votre accord? sont-ce là vos bienfaits?........

3.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais .... Non non, ce tendre cœur m'aime; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau .... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (c).... quel

(c) La suite montre que ces soupçons tomboient

quel repentir éternel tu te prépares! .... hélas! il sera trop tard .... quoi, tu pourrois oublier .... quoi, je t'aurois mal connue! .... Ah, songe à toi, songe à moi, songe à .... écoute, il en est tems encore .... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent ..... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis: Nous devons l'être; .... nous le serons ..... Ah! l'air emporte mes plaintes! .... & cependant je fuis; je vais vivre & mourir loin d'elle .... vivre loin d'elle! ....

. . . .

soient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

. . . .

LET-



LETTRE III.

De Milord Edouard à Julie.

VOtre Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépends, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué dont on puisse au premier coup d'œil-

d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les votres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer longtems pour la reconnoitre. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui

pro-

produisoit cette impression, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer

en-

encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrés; mais ſi Julie pure & chaſte a pourtant ſuccombé, comment ſe relevera-t-elle après ſa chute? Comment reſiſtera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuſe image de tous les plaiſirs paſſés? Jeune amante ne vous en impoſez plus, & renoncez à la confiance qui vous a ſéduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous ſerez avilie & vaincue, & le ſentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion ſans effacer à la fois tous les ſenti-

mens exquis que vous reçutes de la nature, & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une seule chose, Julie, c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui vous reste; profitez-en, tandis qu'il est tems encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le Duché d'Yore une terre assés considérable, qui fut longtems le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & comode; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouse qui passe au bout du parc offre à la fois une perspective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre suffit pour l'honnête entre-

tretien du maître & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accés dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui, & c'eſt là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidelle prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'azile à l'amour & à l'innocence. Venez y ſerrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les ſentimens

qui vous unissent le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent nos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur. *Ce fut ici l'azile de l'innocence; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge aussi de la sureté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle;

obſtacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il reſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon Valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache dequoi il s'agit. . . Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quiterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre Epoux. . . . .

Je vous laiſſe à vos réflexions; mais je le repete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera ſi vous re-

jettez mes offres. La tirannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité: vous ferez sacrifiée à la chimere des conditions (*d*): Il faudra contracter un engagement desavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience; vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vint détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

(*d*) La chimere des conditions! C'est un pair d'Angleterre qui parle ainsi! & tout ceci ne seroit pas une fiction? Lecteur, qu'en dites-vous?



LETTRE IV.

De Julie à Claire.

OH, ma chere ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que floter entre des passions contraire : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hazard à

prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel Epoux mon pere me deſtine ; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuſe ? l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au deſeſpoir ; en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du deſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes

con-

conſeils ſont ſuivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais deférer aux leçons de l'amitié. Pren donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puis que tu as commencé; ſupplée à mon courage abatu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le connois mieux que moi. Appren-moi donc ce que je veux & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon Ange. Ah! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore! Douce & raviſſante union des ames! délices inexprimables, même au ſein des remords! Dieux! que feriez vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence ſeroient encore en mon pouvoir? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de

joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse! ..... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne suis pas déja femme vertueuse, & chaste mere de famille? ..... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi! .... & les tiens? fille ingrate & dénaturée; qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui deshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, Abandonne les au regret de t'avoir fait naitre; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre ..... & jouis, si tu

peux,

yeux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quiter furtivement son pays; deshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parens, & toi-même! & toi, ma douce amie! & toi, la bien-aimée de mon cœur! toi dont à peine dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quiter, te perdre, ne te plus voir! .... ah non! que jamais .... que de tourmens déchirent ta malheureuse amie! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas, je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis ou laisse-moi mourir.



LETTRE V.

Réponse.

Tes perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis appaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoit peut se taire devant un conseil desintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condanne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même; les suites sont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir; tu n'as que des peines à comparer,

parer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien par ce qu'il me coûte que ce ſera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule regle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la reſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître

si ce cœur qui t'aime connoit ces timides precautions! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, dequoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflame pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire; mais qu'à l'age mur un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie; que toute une famille t'idolatre unanimement; que tu sois chere à mon pere, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans: que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt: Voila, ma chere, un concours moins

vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire: mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut resister à tout, hors à la bienveuillance, & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquerir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi; plusieurs ont autant de graces; toi seule as avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plait pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami; tu vois son zele pour ton bonheur; tu reçois avec admiration ses offres généreuses; tu les attribues à la seule vertu, & ma Julie de s'attendrir! Erreur, abus, charmante Cousine! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je déprise sa grande ame. Mais croi-moi, ce zele tout pur qu'il est, seroit moins ardent si dans la même circonstance il s'addressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voila ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur resiste; on ne peut les con-

connoitre ſans les vouloir imiter, &, de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils feront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, Couſine; à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma 'l penſier più conforme.

Que

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne regner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joye que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse? Ce moment fut critique, ma Julie; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente si j'eusse été ton amie à demi, & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse desormais séparer.

Qu'est-

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tiedes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour; c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes. Or si rien de tout cela nous eut pu diviser, cette division feroit déja faite; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, assurément il aura longtems à se louer de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant! plut-au-Ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joye.

A l'égard des prétentions sur la figure j'en

j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout à fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte, mais je suis assés jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te ceder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner

ner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison: mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que soit ton destin je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fumes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premierement, quant à ma famille, si je quite un pere facile, je quite un pere assés indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendresse: car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup

plus

plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclurre? *Manco-male*, ma chere; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractere, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Di-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Pren bien garde, Cousine, que quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu

ne

ne doives point héſiter, ni que je veuilles t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelques liens à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.

BILLET.

De Julie à Claire.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ſerai pas en tout indigne de toi.



LETTRE VI.

De Julie à Milord Edouard.

VOtre Lettre, Milord, me pénetre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la votre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé! Mais, Milord, je le vois avec desespoir, elle trompe vos bons desseins; mon sort cruel l'emporte sur vo-

tre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans persécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solennelle, & je sais que sous votre garde j'échaperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assés pour la félicité? Non, si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque azile plus sûr encore, où l'on puisse échaper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au votre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah Milord! serai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui

 que

que m'a donné la nature?

Voila la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au deſeſpoir? Hélas! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bornes de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas être déja coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont don-

née,

née, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre espoir d'autre plaisir qu'en moi seule? Un pere presque sexagenaire! une mere toujours languissante! Moi leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est tems de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs? la terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirans sans consolation, & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les deshonore? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords, celui-

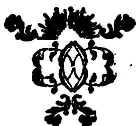
là seul est trop affreux pour le supporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes: mais, Milord, vous n'êtes pas marié ne sentez vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui? Quant à moi, mon parti est pris; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien; mais il me sera moins cruel de gemir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante & si désirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreu-

teuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez: ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentimens qui caractériſe les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon deſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eut point péri.

Non, non; cette affection ſecrette qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout

ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoitre ; vous ferez plus encore s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son pere, c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut-être, que vous serez fier un jour de votre ouvrage !



LET-



LETTRE VII.

De Julie.

ET toi aussi, mon doux ami! & toi l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés; je les aurois supportés avec patience: mais toi pour qui je les souffre! ah ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage! Combien de fois je me flatai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abatue! Combien de fois j'essuyai mes

larmes ameres en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne; je suis coupable, mais il est vertueux; mille ennuis m'assiegent, mais sa constance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédomagement de toutes mes pertes? Vain espoir que la premiere épreuve a détruit! Où est maintenant cet amour sublime qui sait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu? Où sont ces fieres maximes? qu'est devenue cette imitation des grands hommes? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maitresse? Quel pretexte excusera desormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amoli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abatu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me

voir

voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abbaisse jusqu'à la cruauté? tu m'oses faire des reproches? tu t'oses plaindre de moi? ... de ta Julie? ... barbare! ... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager? Ah si tu pouvois douter de mon cœur que le tien seroit méprisable! ... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois

quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances! Quelque jour, j'oſe m'en flater encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la deffenſe de mon pere; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre il falut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Di-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon deshonneur? Vien cruel, ſi tu le crois,

crois, vien recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Vien, ne crains pas d'être desavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont insupportables. ô Dieu! comment peut on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas. Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais, il ne

forma d'union si parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entens-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés! Combien si tu partageois mes maux ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon Sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre? Dans la force des passions affecter d'être insensible; en proye à mille peines paroitre joyeuse & contente; avoir l'air serein

&

& l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penſe ; déguiſer tout ce qu'on ſent ; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie : voila l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tirannie des bienſéances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échape à l'eſclavage ; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impoſe pas on n'aſſervit qu'un corps ſans ame : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité. Il en eſt de plus ſages ? ah, je le ſais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles ſont heureuſes ! Elles reſiſtent ? J'ai voulu reſiſter. Elles ſont plus vertueuſes ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois

toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus? ...... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole! .... mais moi que vais-je devenir?.... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour! qui me conſolera donc dans mes peines? Quel ſort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je aſſés de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je céde? où trouverai-je aſſés de force pour reſiſter, dans l'abbatement où je ſuis? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité! Je crois déja ſentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiſſant déchirer mon cœur! Privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je

n'ai

n'ai fait que nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eſt ſans dédomagement.

C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le tems même qui guerit tout ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes: Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur & jouïs au moins de tes premieres vertus, comment t'oſes-tu dégrader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'eſt-ce pas aſſés du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon

oppro-

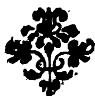
opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aye ceſſé de l'être; ne me deshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre effeminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déja deſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſperer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflamer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédomagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel, dans ton

mal-

malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & cheris cet homme trop généreux qui daigne aux dépends de ſon repos prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois émue ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoitre tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.



LET-



LETTRE VIII.

De Claire.

VOus avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est, & parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne!

Cro-

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible; vous lui devez les plus tendres consolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste; je lui ai suggeré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le votre; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au desespoir, & j'ai peine

ne à comprendre par raport à vous même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépends du sien.

Quoiqu'il en soit, voila ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, voila dequoi vous en prendre à moi seule; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque maniere que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous; vous me serez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repents d'avoir ni favorisé ni combatu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & si quelquefois je m'interessai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne sembloit me couvenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, &

ne

ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rapeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du votre un auſſi mauvais precepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maitre.



LET-



LETTRE IX.

De Milord Edouard à Julie.

NOus l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les repare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui

quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théatre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (*e*). Les ſiens ſont ſu-

(*e*) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où généralement parlant les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvénir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir? Il ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

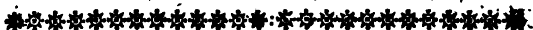
périeurs à bien des égards, & je ne desespere pas de lui voir faire en peu de tems à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attens cet état

pour

pour le livrer à lui-même: Je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Régianino, je vous le rendrai en repassant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'otant pour quelques jours.





LETTRE X.

A Claire.

POurquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel, comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle

que

que je ne ſuis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rempant & ſi bas! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante Couſine (*f*); connoiſſez mon crime & mon repentir; ſoyez mon Juge & que je meure; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé deſeſpoir: vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état,

(*f*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Couſine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

tat, moins j'imaginois qu'il fut possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'em-

qu'emmené; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zele de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisament convaincu, & je n'attendis que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrames assés tard, & je sus qu'il y avoit un pacquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous sé-

parant. Je lui laiſſai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe..... je reſpecte votre vertu .... mais je plains votre erreur ..... A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtingai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne ſouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma Couſine! c'eſt là ſurtout que je pus reconnoître l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles; quand ils veulent écoûter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire: Mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſ-

ſeins

seins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoitre enfin le sujet de ma fureur. Il sourit; puis il me dit froidement; vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le son de sa voix me remua le cœur; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissipérent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement; il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eut précedé ma justification, je ne vous aurois vû de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire;

 mais

mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'apuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouïs de celui que j'oſois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration de regrets & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah qu'il faſſe deſormais ce qu'il lui plaira! ſon ame ſublime eſt au deſſus de celles des hommes, & il n'eſt pas plus permis de réſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui

s'ad-

s'addressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lû la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre Cousine. Je vis en les lisant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma bassesse plus méprisable. Dites, quelle est donc cétte mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'el-

le a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Couſine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au votre oſeront traiter de chimere: ah ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les merite plus, mais qui les deſire plus ardemment & en a plus beſoin que jamais; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point

tom-

tombé dans un abaissement éternel. Je sens ramiņer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brulé; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chere amante dont je dois honorer le choix! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime! mon ame se réveille & reprend dans les votres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche desespoir fut prêt à m'ôter: les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me reserve; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnerable

aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant; pouvoit-il moins faire? Il fut aimé de Julie!

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables!* Que signifient ces mots? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots .... jamais quoiqu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mot-là.

LETTRE XI.

De Julie

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joye y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante Lettre à ma Couſine eſt venue me deſabuſer; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſeché d'ennuis & flétri de triſteſſe; & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi

de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon deſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter, dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits; ce ne ſera jamais aſſés pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu vas

tenter

tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi; vois quels ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédomage plus tard du progrès des ans;

Frutto ſenile in ſu 'l giovenil fiore

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appéſanti ta perſonne: la fade galanterie n'a point retréci ton eſprit, ni hébêté ta raiſon. L'ardent amour en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le pere t'a donné cette élevation d'idées & cette juſteſſe

teſſe de ſens (g) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vû ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil: tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi? .... O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie? .... Il le faut; il faut nous ſéparer ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chére idée t'animer, te conſoler durant cette amere & longue ſéparation! puiſſe-t-elle

(g) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas, le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence ! Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si avec mes propres maux je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer !

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courrir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer ; mais puisque le sort nous sépare, ah mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'est pas à moi jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que

toi,

toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoitre ton cœur: N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces tristes raisonneurs! quels doux ravissemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame; c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos

pas-

paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer (b). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au deſſus de nous mêmes, au recit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment déſirable, de la fortune ou de la vertu? ſonge à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de déſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Eliogabale? Pourquoi, s'ils étoit heureux, tes déſirs ne te met-

-toient

(b) La véritable philoſophie des Amans eſt celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme émû ne peut quitter ce philoſophe; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

toient ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un m'echant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaiſir? Desquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit l'Athénien buvant la Cigue, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Regulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois-pas que ce ſentiment fut particulier à toi ſeul; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; ſi tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui

vou-

voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne moi ces transports, mon aimable ami; tu sais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage: car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Regulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur

de

de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut-être heureux s'il ne jouït de sa propre estime; car si la véritable jouïssance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

Jé ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pieges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats: Mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice; je crains les sophismes adroits dont il se colore: Je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup

pour

pour s'en garantir que d'avoir sû les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fières erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entiere ni dans l'objet desiré ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment faute de connoitre

un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquerir un de ces avantages aux dépends de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête ; n'écoute que tes propres desirs, ne suis que tes inclinations naturelles; songe surtout à nos premieres amours. Tant que ces momens

purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir poſſéder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon ſecond point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une ame forte: mais un amour tel que le notre l'anime & la ſoutient tant qu'il brule; ſitot qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Di-moi, que ferions-nous ſi nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir, & pourrois-tu te reſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un hom-

me ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embuches à ta fidélité. L'insinuante coqueterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs; tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoitre. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout à coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs,

ſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux ami ! ah, ſi jamais tu m'oublies.... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre ; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere ; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoiqu'il

arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquietude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.



LETTRE XII.

A Julie.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te!

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brule comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que des ordres? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je serai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te desobéir. Oui, j'aurois brulé le Capitole si tu me

l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée: J'ignore dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'himen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.



LETTRE XIII

A Julie.

J'Arrivai hier au soir à Paris, & ce l qui ne pouvoit vivre séparé de to par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plain-moi, plain ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eut paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs est couverte des tenebres de l'avènir: Le terme qui doit la

borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche & je ne t'ai point vue: mes jours vuides de plaisir & de joye s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chere & tendre amie de mon cœur, Hélas! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé?

Que cette tristesse ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abatre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre est que je me trouve à présent porté

té par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est là ton triomphe! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond

de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eut éclairé, peut-être ; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus ; je saurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les sussent aimer!

En méditant en route sur ta derniere lettre,

lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main cherie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles soient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assés gros, mais je songe à l'avenir, & j'espere ne pas mourir assés jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupations charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quitera de mes jours; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il sera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respi-

 re;

re; il me consolerera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux; toute belle qu'elle me paroit, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah Julie! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi? Non non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport

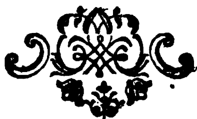
de

de mon cœur que s'alluma dans lui cette flame éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussai-je vue que ce premier instant, c'en étoit déja-fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux? Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidelle miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier

fragment; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde & de ſes projets en ma faveur: mais je crains qu'il ne s'acquite mal de cette promeſſe par raport à ſes arrangemens préſens. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au deſſus de ma naiſſance, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent

cédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?





LETTRE XIV.

A Julie.

(*) J'Entre avec une secrette horreur dans ce vaste desert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une solitude affreu-

(*) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie sur ces rélations, je crois pouvoir dire que si j'avois à les faire & que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter & d'en substituer de ma façon; enfin je les laisse, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que sans y avoir fait un fort grand rolle, je ne suis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces Lettres comme elles sont. Que les lieux communs

affreuse, où regne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se trouve par tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au devant moi. Mais c'est précisément dequoi je me plains. Le moyen

communs usés restent; que les observations triviales restent; c'est un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que jusqu'à la fin de sa vie ses passions ne souillent point ses écrits.

moyen d'être auſſitôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vû ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traitte comme un ami de vingt ans, ne me traittât au bout de vingt ans comme un inconnu ſi j'avois quelque important ſervice à lui demander; & quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour

être

être refusées, mille especes de pieges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie, le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eut eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au devant des besoins d'autrui,

trui ; & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes: le ton de la conversation y est coulant & naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satire aigue l'adroite flaterie & la morale austere. On

y

y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mene à l'élegance; chacun dit son avis & l'appuye en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le sien; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes? A juger sainement des choses du monde? à bien user de la société, à connoitre au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philoso-

losophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les

trois

trois (*). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux; point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs

(*) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'Etat peut-il subsister sans defenseurs? non, il faut des défenseurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp, magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'états qui les séparent & les deshonorent.

leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoissent: là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroitre & qu'ils n'ont point lû, sur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel sistême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingtquatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres & pour lesquels tous les autres parlent & agissent, & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un

flux

flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne favent presque jamais dequoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscritte. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés doit être plus fléxible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant & reprenne s'il veut la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſurtout d'un moraliſte qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses Ecrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes differentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air Cavalier; le financier fait le Seigneur; l'E-

vêque

vêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philosophie, l'homme d'Etat de bel-esprit; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui ne pouvant prendre un autre ton que le sien se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur & font insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eut raison quand il donnoit la préférence à leur Société; mais ce qui étoit vrai de son tems ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires seuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire (*).

Ainsi

(*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: Car tout ce qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service, &

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne répréfentent point leurs pensées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus rélative à ma situation particuliere qu'au véritable état des choses, & se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les sociétés où

là Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & passer sa vie dans des garnisons.

où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoitre les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches sont presque par tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un desert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frapent l'œil un moment, & disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir? Jusqu'ici j'ai vû beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?



LETTRE XV.

De Julie.

OUi, mon ami, nous ſerons unis malgré notre éloignement ; nous ſerons heureux en dépit du ſort. C'eſt l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des diſtances, & les notres ſe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le ſentiment de l'abſence, & de ſe rapprocher en un moment. Quelquefois même on ſe voit plus ſouvent encore que quand on ſe voyoit tous les jours ; car ſitôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble. Si tu goûtes ce plaiſir tous les ſoirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus ſolitaire ; je ſuis environnée de

tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente, e qui s'assise:
Qui si rivolse, e qui ritenne il passo;
Qui co' begli occhi mi trafise il core:
Qui disse una parola, e qui sorrise.

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles? sais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage; tu ne songes

ni que ta vie est à moi ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ses tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assés, disions-nous, pour le rendre insipide & méprisable. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! dequoi jouïs-tu quand tu es seul à jouïr? Ces voluptés solitaires sont des volup-

voluptés mortes. O amour! les tiennes sont vives, c'est l'union des ames qui les anime, & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Di-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la rélation de ta derniere Lettre? Ne seroit-ce point là par hazard du bel-esprit? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déja donner à ton esprit la teinte de celui du pays? Prend garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce

fond-là. A ton avis les *traslati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit on pas suer le feu (*) dans un sonnet?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville; assigner le caractere des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien trait-

té;

(*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.* Vers d'un sonnet du cavalier Marin.

té: j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépends de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit: je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées & ne fasse joüer sa phrase aux dépends de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François; je te trouve à toi-même du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment; je parle de cette gentillesse de stile qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert.

Eh Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime! n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, si l'on aime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le tems de se montrer dans nos tête-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendrissement le pourroient-elles supporter? Quoique toute grande passion soit sérieuse & que l'excessive joye elle-même arrache des pleurs plutôt que des

ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste; mais je veux que sa gaité soit simple, sans ornement, sans art; nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces & non de la parure du bel-esprit.

L'inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolere; mais je ne sais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'addresser: car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne; elle m'en a dicté sur tout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini

 qu'el-

qu'elle protege & que tu plaisantes.

Mais sais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur? C'est son prochain mariage. Le contract fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus serieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quiter. Elle traite tout cela de sotes simagrées, & soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle

sera

ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaiment à la noce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaines qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoiqu'elle en diſe, comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux! Ils s'aiment; ils vont s'épouſer; ils jouïront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire d'avantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les siens; mais j'en ai eu une espece de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.





LETTRE XVI.

A Julie.

QUe les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres ; & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causés ta présence, & dans l'emportement de ma joye un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échape à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant

qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bizarre est funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premierement, ma Cousine; (car c'est à elle qu'il faut répondre.) quant au stile, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien precepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas

l'usage

l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géomêtre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces dégrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient separés l'un de l'autre, & de votre visage; Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien

rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La premiére chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la Société? Hébien, c'est aussi la premiere observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens, & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les Coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impots, un prélat le déréglement; quand j'entens une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un Abbé de Religion,

ligions, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclurre à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'est assés plaisanter avec la Cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la Satire que celui du bel esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre; car je sais distinguer la critique badine, des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer: Car si le caractere des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment

moi

moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne ferois pas, non plus, si maladroit que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales différent moins entre elles que les Peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entre elles me donneroient le génie

par-

particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit par tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoitre l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses rélations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse, & rapprochées, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me

me mener encore à la connoiſſance des Peuples, mais par une voye ſi longue & ſi détournée que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aye obſervé tous les autres.

Veuilles donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatire nationale. Ce ne ſont point les pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des Peuples; ainſi

malgré

malgré les préjugés dominans je sens fort bien ce qui est mal en soi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blamable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être sans le savoir ai-je déja contribué pour ma part au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'ani-

mer au pur zele de la vérité par le tableau de la flaterie & du mensonge.

Si j'étois le maitre de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais: mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des rélations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une maniere si peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause, & pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoitre & des

obsta-

obstacles qu'il faut surmonter.

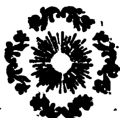
Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta letre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoitroit pas, s'il avoit une ame semblable aux notres: Mais comment ne te pas connoitre en lisant tes lettres? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même

effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & petille, une fureur me fait tréssaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein..... objet adoré, fille enchanteresse, source de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux?.... ah vien!....je la sens.... elle m'échappe, & je n'embrasse qu'une ombre.... Il est vrai, chere Amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses; tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent par tout, ils me font craindre la solitude, & c'est le comble de ma misére de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le sont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux! Puis-

Puisse le Ciel les combler du bonheur que méritent leur sage & paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames! Puisse-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils seront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte! Mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux? Ne sens-tu pas que l'excès de nôtre misere n'est point non plus sans dédomagement, & que s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoitre? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le desespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrette ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir; & nous regarderions

comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre d'existence préférable à la notre, & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouïssance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.



LETTRE XVII.

A Julie.

ENfin me voila tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frape, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter: comme tout n'eſt que vaine ap-

parence & que tout change à chaque instant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoitre. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir reflechir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frape le philosophe, il le considere à part, & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que

des

des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parçe que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: Mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans

les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commençer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de réligion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien? Je suis réduit à m'abbaisser pour m'instruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-

on

ou d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais aussi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, surtout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voila ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connois-

peller ſatiriques ; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général la ſatire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & dequoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris ſurtout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt inéfaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la

vertu,

vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupés.

Ce qui m'a le plus frapé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles régnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire & qu'il n'y eut là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment en soupant chez ta Cousine ou chez toi; nous savions, en dépit de la contrainte & du mistere, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le

doux

doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hazard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du tems mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est reduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voila, hors le tête-à-tête qui m'est & me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné

du

du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres: (*) Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y séroient même souvent moins séveres; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austére sans conséquence, & l'on ne seroit pas fâché, pour rabatre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sa-

ge

(*) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun rencherit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain pacquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On sait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrintiens.

ge même n'y put atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous, instruits par l'expérience du monde & surtout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisans du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le sentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par tout ce que la métaphisique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment, ni si peu

com-

compris ce qu'on en disoit. Ce sont des rafinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pedans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtems ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est com-

compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en regle, & tout est regle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui même. *Il faut faire comme les autres*; c'est la premiere maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas*. Voila la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On sait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles; quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire, faire une visite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire soi-même; quand il est permis d'être chez soi; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y soit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit

rejet-

rejetter; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort (*), combien de tems on doit pleurer à la campagne; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville; l'heure & la minutte où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance: Tout va par tems comme les évolutions d'un régiment en bataille: Vous diriez que ce sont autant de marionétes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'est pas possible que tous ces

(*) S'affliger à la mort de quelqu'un est un sentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fut-il même notre Pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au dehors; car il est beaucoup plus essenciel de fuir la fausseté, que de s'asservir aux bienséances.

ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les penétrer par d'autres moyens pour les connoitre; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théatres, sur deux desquelles on représente des Etres chimériques, savoir sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des scaramouches; sur l'autre des Dieux, des Diables, des sorciers. Sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent

sent de tems en tems sur la scene. Plusieurs de ces pieces sont tragiques mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai raport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tirannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les

tragédies grecques rouloient sur des évenemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flame héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere pei-

gnit

gnit plus naïvement encore celles des François du ſiecle dernier à leurs propres yeux. Le Tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théatre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cent mille ames dont il n'eſt jamais queſtion ſur la Scene. Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient deshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-

mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la Comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitans de la terre; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un Caroſſe, un Suiſſe, un maitre d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde; ce ſont des Bourgeois, des hommes, du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un caroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, ſi ce n'eſt pour le mal qu'ils font. C'eſt pour eux uniquement que ſont faits les ſpectacles. Ils s'y

mon-

montrent à la fois comme repréſentés au milieu du théâtre & comme repréſentans aux deux côtés; ils ſont perſonnages ſur la ſcene & comédiens ſur les bancs. C'eſt ainſi que la Sphere du monde & des auteurs ſe retrécit; c'eſt ainſi que la ſcene moderne ne quite plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y ſait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſérable & gueux plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théatre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voila de quoi fut cauſe Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ſes ridicules

Marquis furent le premier modele des petits-maitres bourgeois qui leur succéderent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scene françoise; peut-être est-ce qu'en effet le françois parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'a ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tiran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voila ce qu'on peut dire en sortant des pieces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur Successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes

généra-

générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une Sentence leur coute moins qu'un sentiment; les pieces de Racine & de Moliere (*) exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines aussi modestes que l'humilité Chrétienne n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage ni à l'auteur de revetir son personnage & de se transporter au lieu de la scene, mais le

(*) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, surtout dans ces pieces en vers: Mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de sa nation.

le tient toujours enchainé ſur le théatre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes; & ſi le deſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion & n'y veut que de l'eſprit & des penſées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvû qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer dequoi fournir au caquet après la piece, &

l'on

l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonage qu'il répréſente. Cet homme qui parle en maitre du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier ſauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entierement l'illuſion dont ils voyent que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonage, on ne voit, non plus, que l'Auteur dans le drame, & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Cor-

neille n'étoit pas tailleur ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout n'est ici que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scene comme dans le monde on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre? sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé? l'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses, & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guere à leurs discours je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que dans une grande ville la socié-

société paroit plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, & sous ses dehors si ouverts & si agréables les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les notres. Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frapent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point

d'en oublier quelques inſtans ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentimens ſous la clef, pour en prendre d'autres qui ſe prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Inſenſiblement je juge & raiſonne comme j'entens juger & raiſonner tout le monde. Si quelques fois j'eſſaye de ſecouer les préjugés & de voir les choſes comme elles ſont, à l'inſtant je ſuis écraſé d'un certain verbiage qui reſſemble beaucoup à du raiſonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philoſophe qui regarde à la réalité des choſes; que le vrai ſage ne les conſidere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour loix, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainſi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un

prix

prix à des chimeres, & d'impoſer ſilence à la nature & à la raiſon, je vois ainſi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes deſirs & de regle à mes actions, je flote de caprice en caprice, & mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, conſterné, de ſentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé ſi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le ſoir pénétré d'une ſecrette triſteſſe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un balon rempli d'air. O amour! ô purs ſentimens que je tiens de lui! .... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel tranſport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité? Combien je m'applaudis

d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprens avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.





LETTRE XVIII.

De Julie.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt à dire de le partager. Tu n'y feras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui, tous les

ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échaper en partie. La voila dans un nouvel ordre de choſes, la voila ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur qui n'étoit qu'à nous ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zele; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut aggréer ou déplaire à ſon mari.

Nous

Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui pour son intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager: Mais à présent, tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée; il ne lui

lui suffit pas de ne rien faire que de bien; il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle est blamable; & fut-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes; tu en feras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma Cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déja pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte

te d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'addreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voye la plus ſûre que nous pourrions choiſir; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour

pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah n'est-ce pas assés pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe addressée à Régianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Régianino lui-même ne saura rien; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que no-

tre

tre correſpondance continuera par cette voye, je verrai ſi l'on peut reprendre celle qui nous ſervit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui ſoit permanente & ſûre.

Quand je ne connoitrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes rélations, que la vie que tu menes n'eſt pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'eſt plaint en France étoient moins ſéveres que les tiennes; comme un enfant qui ſe dépite contre ſes maitres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, ſur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me ſurprend le plus eſt que la choſe qui commence par te révolter eſt celle qui prévient tous les étrangers, ſavoir l'accueil des François & le ton général de leur ſociété, quoique de ton propre aveu tu doives perſonnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la diſtinction de Paris en particu-

lier & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de favoir fi c'eft une médifance ou une obfervation. Quoi qu'il en foit, j'aime la nation françoife, & ce n'eft pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plus part des inftructions que nous avons prifes enfemble. Si notre pays n'eft plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri quatre, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'eft pas le pays des hommes libres, elle eft celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du fage. Hofpitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui paffent même la vérité qui les bleffe, & l'on fe feroit la-

pi-

sider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon Pere, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon Pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es? Paris est-il moins que Londres le théatre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisement leur chemin? Croi-moi, tous les Anglois ne sont pas des lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces

beaux

beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaye, fais quelques épreuves, ne fut-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma Couſine dit que tu connois la conſtitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers ſiſtêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré eſt celui qui te convient le mieux, & que tu n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme? Eſt-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne? Si tu conſideres le but, les plus prompts eſſais

ſais ne doivent ils pas accélerer les ſuccès? Si tu compares les moyens, n'eſt-il pas plus honnête encore de s'avancer par ſes talens que par ſes amis? ſi tu ſonges... ah cette mer! .... un plus long trajet... j'aimerois mieux l'Angleterre, ſi Paris étoit au delà.

A propos de cette grande Ville, oſerais-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaiſanes avec tant de plaiſir, pourquoi ne me dis-tu rien des Pariſiennes? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes ſimples & groſſieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus ſéduiſantes perſonnes de l'univers? Deſabuſe-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eſt de ne me point parler d'elles, & quoique tu m'en puiſſes dire, ton ſilence à leur égard m'eſt beaucoup

coup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (*); car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant, de Château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier est une maniere de petit-maitre, parlant assés resolument pour fai-

(*) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractere & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son amant n'y a pas été trompé. S'il l'eut été, il ne l'auroit plus aimée.

faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très positivement les intentions de mon pere au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-mê-

me, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une refutation des épitres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quitant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes Lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui

ne porte point ses lecteurs au bien (*).

Adieu, mon trop cher Ami, je ne voudrois pas finir sitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quite à regret, car je suis gaye & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assés de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa Niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joye. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante.

Non,

(*) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée! .... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien feroit son premier ouvrage. Ah! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!



LETTRE XIX.

A Julie.

TIen, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves, & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frapent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers que

je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que repéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise, elle peut n'être pas inutile à quelques uns, &, à la maniere dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en

en sont toujours les plus affamés; mais la censure est utile & le mérite seul sait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le françois comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes & qui soit bienfaisant par caractere; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices ils ne seroient pas hommes: Ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles,

& qui ſachent mieux ſe plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite eſt honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne ſont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de poſſéder ces derniers, Julie ſe reſoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de credit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard eſt d'employer cette voye en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir

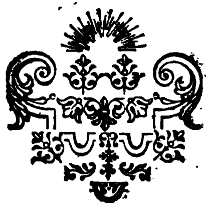
tenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voila la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja ſi inquiete avant mon départ que je n'oſai te dire ce que j'en penſois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi, parce qu'elle m'eſt chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés font mon unique eſpérance, & ſurtout parce qu'elle eſt mere de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoitre la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité

que tu prens pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.





LETTRE XX.

De Julie.

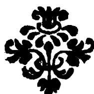
MOn ami, j'ai remis à M. d'Orbe un pacquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'addreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce pacquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays ga-

 lant.

lant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très ſinguliére, mais qui n'agit qu'entre les amans fidelles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux Galants ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car deſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis: qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.



LETTRE XXI.

A Julie.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les depeindre, ces aimables Parisiennes? orgueilleuse! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoiqu'il en soit, je serai vrai; je puis l'être; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles assés d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon silence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines,

& pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappelloient à toi ſans ceſſe, & que les autres .... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte peu de gens penſent comme moi des Dames françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les répréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort en eſt à toi-ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre,

on

on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutot que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſés ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner: Mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'eſt l'autre extrémité des Valai-

ſanes.

ſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déja raſſaſiée, au moins par un ſens.

Leurs traits ſont peu réguliers, mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la phyſionomie qui ſupplée à la beauté, & l'éclipſe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne ſont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus

du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaité, ou s'ils semblent quelques fois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (*).

Elles se mettent si bien, ou du moins, elles en-ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela comme en tout de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles qui

(*) Parlons pour nous, mon cher philosophe; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquete qui promette à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maitres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élegance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement les préservent d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue; au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir: J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple excepté le notre où les femmes surtout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans

tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Duchesse d'une bourgeoise si la premiere n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville, & il n'en est pas des Bourgeoises de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voye, elles seroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de mo-

destie

destie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vû que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossiérement du fard; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vû qu'une gorge découverte est en scandale au public; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vû .... oh bien des choses, que ma Julie, toute Demoiselle qu'elle est ne verra surement jamais! Elles ont mis dans leurs manieres le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore, & embellit ton sexe leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble imudence, & il n'y a point d'honête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que

cessant

cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joye, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je sais qu'elles n'ont pu tout à fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des Bourgeoises, & si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occasion comme en beaucoup d'autres, la brutalité

du

du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſement ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frape moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg St. Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vû de ſemblable en ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres nait cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui

d'un

d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouïr de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette reserve ne leur coûte guere, elle sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante jointe à la laideur, & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté,

fronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaité naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre.

tre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſés à ſe raſſembler entre elles (*); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une ſorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maitreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par tout; mais Paris eſt plein d'avanturiers & de célibataires qui paſſent leur vie à courrir de maiſon en maiſon, & les hommes

(*) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années. Aux mœurs, au ſtile, on les croiroit de l'autre ſiecle.

mes semblent comme les especes se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penser comme eux, & eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans homages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? sérieusement ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle & c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrette gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est à dire à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller est de trouver une compagne; car l'usage ne permet à aucune femme d'y al-

aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable ces parties ſont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſement cet uſage inepte; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opera? Ne vaut-il pas mieux reſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis?

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hom-

mes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut regner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Aussi comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées, la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant sont bannis de l'intime société des deux sexes & relegués avec ceux de *chaine* & de *flame* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens na-

naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaine, il n'eſt point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eſt reſervé aux ſeules femmes mariées, & n'exclud du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eut vingt amans que ſa fille un ſeul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le deſordre n'eſt plus blâmable, ſitôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie! Telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condanner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne furent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par tout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſa-

crement n'a pas la force des moindres contracts civils: il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre; & un mari qui s'aviseroit de controller ici la mauvaise conduite de sa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffriroit chez nous le desordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le

ma-

mariage. Si les Epoux ſont ici des garçons & des filles qui demeurent enſemble pour vivre avec plus de liberté; les amans ſont des gens indifférens qui ſe voyent par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaiſons, on n'y conſulte que la comodité & certaines convenances extérieures. C'eſt, ſi l'on veut, ſe connoitre, vivre enſemble, s'arranger, ſe voir, moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite; c'eſt un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits, de maximes, de philoſophie, & de bel-eſprit. A l'égard du phiſique il n'éxige pas tant de miſtere; on a très ſenſément trouvé qu'il faloit regler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire: la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme eſt toujours un homme, tous ſont preſque é-

galement bons, & il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi seroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus comodément sous la main.

Comme je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçû, c'est que chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison: s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assés capricieuses pour ef-

ſayer même du maitre de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus; on ne ſe connoit plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvint de s'être vûs. Je vous entens, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations; je ne conçois pas comment après une union ſi tendre on peut ſe voir de ſang-froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne treſſaillit pas à ſa ren-

contre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, sans doute; place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer; plusieurs de ces impressions desagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le coté desavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la so-

cié-

ciété leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, surtout à Paris, & surtout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres, rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoitre. Or cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échape toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine addresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis

des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plait ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont, & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voila ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient aſſés étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux debarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaiſans & fins qui tombant toujours ſans réjaillir épuiſerent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, &

& ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent reduites à prendre le notre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon-sens que je regretois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je deplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coqueterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne

cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliames. Tout notre soin se bornoit à jouïr entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eumes besoins ni de satires ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaité, comme ceux de ta Cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent

au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maitresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de longtems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa legerement un mot qui fut assés mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un sur chargé de tailles à la décharge d'un plus riche; L'autre enrollé dans la milice sans égard pour son age & pour ses en-

fans;

ſans ; (*) l'autre écraſé d'un puiſſant voiſin par un procès injuſte ; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoûtés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets-doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment ? diſois-je tout attendri ; quand ce ſeroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux. Si-

(*) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je ſache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainſi marier beaucoup.

Sitôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françoises de cette forteresse, dont à la vérité, elles n'aiment guere à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison & faire de nécessité vertu.

vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays: mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assés de constance pour l'acquerir; leur tient lieu d'un sentiment assés vif: Celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assés commune qui semble être à la charge des femmes est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant

vant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes : car la galanterie françoiſe à donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les anteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poëſie, Littérature, hiſtoire, philoſophie, politique même, on voit d'abord au ſtile de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris,

mais

mais parce qu'ils ſont hommes & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fut-ce même la ſienne.

Au reſte cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſenciel à la galanterie françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſés avec elles pour les connoitre. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoiqu'il en ſoit, elles ont beau ſe pi-

quer

quer de méchanceté; elles ſont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi ſur-tout leur bonté de cœur eſt utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires ſont toujours repouſſans & ſans commiſération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font ſont auſſi les plus durs des hommes. C'eſt donc aux femmes qu'on s'addreſſe pour avoir des graces; elles ſont le recours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les conſolent & les ſervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles ſavent dérober des momens à leurs plaiſirs pour les donner à leur bon naturel, & ſi quelques unes font un infame commerce des ſervices qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à ſecourir le pauvre de leur bourſe & l'opprimé de leur crédit. Il eſt vrai que

leurs

leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent: Mais comment connoitre tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire. A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voila ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de Romans & de Comédies, lesquels voyent plutôt dans les femmes des

ridi-

ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans sont peut-être la derniere instruction qu'il reste à donner à un peuple assés corrompu pour que toute autre lui soit inutile; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à des gens honnêtes mais sensibles dont le cœur se peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austere, & puis du sein du vice les y sussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien

de

de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus ſéduiſantes, la coqueterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain dégré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coqueterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere, elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur

rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcretes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites & leur inſtruction profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports avec le notre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles ſeroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Concluſion: ſi Julie n'eut point exiſté; ſi mon cœur eut pu ſouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maitreſſe; mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, & ce tréſor m'eut conſolé, peut-

être, de n'y pas trouver les deux autres. (*)

(*) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien receu d'elles.



LETTRE XXII.

A Julie.

DEpuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit pacquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le pacquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demie heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour

revenir plus promptement ; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires ; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après-midi pour quelques viſites ; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fit négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon pacquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la comodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce pacquet avec une inquiete curioſité dont je n'étois pas le maitre : je m'efforçois de palper à travers les envelopes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eut dit

qu'il

qu'il me bruloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion? Voila ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour; plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

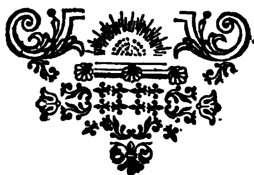
J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'asseye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la derniere enveloppe .... Julie!.... O ma Julie! .... le voile est déchiré .... je te vois....

je vois tes divins attraits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier homage, mes genoux fléchissent .... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point comme tu prétens un quart d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joye de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne sont plus! Je crois en le voyant te revoir encore; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans sa colere! Hélas, un instant me desabuse; toute la douleur de l'absence se ranime &

s'ai-

s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux! quels torrens de flâmes mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétüeux que ta préſence y faiſoit naitre! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il put tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens .... Mais pourquoi ne le feroit-il pas? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle? Ah, chere amante! où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolatre Amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des pleurs de l'amour & de la triſteſſe? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, com-

primés, accablés de mes ardens baisers? Ne te sens-tu pas embraser toute entiere du feu de mes levres brulantes! ..... Ciel, qu'entens-je? Quelqu'un vient..... Ah serrons, cachons mon trésor..... un importun! ..... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux! ..... Puisse-t-il ne jamais aimer ..... ou vivre loin de ce qu'il aime!



LETTRE XXIII.

A Madᵉ. d'Orbe.

C'Eſt à vous, charmante Couſine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le ſecret, je vois d'où lui vient cette curioſité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quite, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice; mais y reſter éveillé & attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux Théatre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louïs quatorze. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout hors de la Musique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point; la musique françoise se maintient par une inquisition très severe, & la premiere chose qu'on insinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands fraix, non seulement

toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues, & sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théatre par celui où il dit qu'on voit pele-mele des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joye, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie françoise. Ces mêmes spectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personage, ne peuvent à l'opéra séparer un Acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent

 qu'au-

qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere ; Ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut ; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter ?

L'Opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public ; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle ; mais tout cela change de nature attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de Cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité. (*) Voila, Couſine, comment dans certains

(*) Dit en mots plus ouverts, cela n'en ſeroit que plus vrai ; mais ici je ſuis partie, & je

tains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excomuniés, ce qui est précisement le contraire de l'usage des autres pays; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & dannés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théatre un chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien (a), quoiqu'il le fit par

je dois me taire. Par tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

(a) Forcé par le Tiran de monter sur le théatre, il déplora son sort par des vers très touchans, & très capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer*

par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise parmi la premie-

re

yer chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il faloit me deshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sepulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cíceron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conservé par Aulu-gelle, & c'est à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

re noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

Voila ce que j'ai pu recueillir des discours d'aurui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vû moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine est le théatre. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravant, sur lesquelles sont grossierement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théatre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assés

assés plaisant à voir. Le Ciel est réprésenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'asseye, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le personage se démene & crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur

celle

celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu; qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliçons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théatre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les Démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais

ce

ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promenent d'un air menaçant sur le théatre, & font voir à l'opéra les tentations de St. Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaut de savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma Cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai

j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſure pourtant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupé au ſervice de l'opéra eſt inconcevable. L'Orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes; il y a des multitudes de danſeurs, tous les rolles ſont doubles & triples (*), c'eſt à dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs ſubalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés

(*) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie; le public ne les ſouffriroit pas; auſſi le ſpectacle eſt il à beaucoup meilleur marché: il en couteroit trop pour être mal ſervi.

payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques répréfentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit persone n'oseroit se plaindre; car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Musique; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont reten-

retentit le théatre durant la représentation. On voit les Actrices presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant; on ne sait lequel est le plus desagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs batemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, & qui veulent engager les Acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bâteleur à la foire: la sensation en est déplaisan-

plaisante & pénible ; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voir finir sans accident qu'on en marque volontiers sa joye. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet ! Pour les Diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du Sabat sont elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses ; chose la plus lugubre, la plus assomante que

que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demie-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand-peine & à grand bruit un certain homme de l'Orchestre (*). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courrir après la mesure (†) toujours prête à leur échaper, au lieu que l'allemand & l'ita-

lien

(*) Le bucheron.

(†) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique Françoise à la course d'une vache qui galope, ou d'une Oye grasse qui veut voler.

lien qui en sont intimement affectés la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il souvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle est si sensible & si vive on n'entend on ne voit jamais dans l'Orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Musical; les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les Cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues, les violons de guinguetes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples

ples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guere, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condannation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée: à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoiqu'il en soit, l'opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas d'avantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les Ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de

cet Opéra, & considérés séparément, ils font un spectacle agréable magnifique & vraiment théatral; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault; vous savez comment les divertissements y sont employés; c'est à peu près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux Acteurs assis, & que le parterre voit débout. Il arrive de là que les personages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les Acteurs qui regardent autre chose. La maniere d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joye, & l'on danse: s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux

Rois

Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur: Ce que je ſais par raport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des Gavotes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théatre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les ſoldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique: mais les trois autres concourent à l'imitation; & celui-là, qu'imite-t-il? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe; car que font des ménuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie? Je dis plus, il n'y ſeroit pas moins dépla-

cé s'il imitoit quelque chose; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéras appellés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines rélations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel raport ont tous

ces

ces titres à la danſe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques uns même ſont purement allégoriques, comme le Carnaval & la folie, & ce ſont les plus inſupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'eſprit & de fineſſe, ils n'ont ni ſentimens, ni tableaux, ni ſituations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner priſe à la muſique, flatter le cœur, & nourrir l'illuſion. Dans ces prétendus Ballets l'action ſe paſſe toujours en chant, la danſe interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occaſion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'eſt que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée: s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe, c'eſt de faire enſorte que la piece ennuye.

Ceci me mêne insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Regianino. Il me reste à vous dire sur l'opéra françois que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en réprésentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théatre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vû, qu'il se trouvât des artistes assés imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assés enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands

fraix.

fraix. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvû du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très en état de connoitre la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédomage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.



LETTRE XXIV.

De Julie.

OUi, oui, je le vois bien; l'heureuſe Julie t'eſt toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence & du deſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma ſimplicité; depuis que j'ai reçu cette Lettre, j'éprouve quelque choſe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Taliſman, quoiqu'in-

venté par moi-même, ne laiſſe pas de me ſéduire & de me paroitre une vérité. Cent fois le jour quand je ſuis ſeule un treſſaillement me ſaiſit comme ſi je te ſentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je ſuis ſi folle que je crois ſentir l'impreſſion des careſſes que tu lui fais & des baiſers que tu lui donnes: ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illuſions! ô chimeres, dernieres reſſources des malheureux! Ah, s'il ſe peut, tenez-nous lieu de réalité! Vous êtes quelque choſe encore à ceux pour qui le bonheur n'eſt plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y ſuis priſe pour avoir ce portrait, c'eſt bien un ſoin de l'amour; mais croi que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles, ce n'eſt pas celui-là qu'il auroit choiſi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Ita-

lie; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eſt arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occaſion pour avoir le portrait de ma Couſine; je voulus l'avoir auſſi. Elle & ma Mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit ſecretement une ſeconde copie. Enſuite ſans m'embarraſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe guere à ma Mere & à ma Couſine; mais les homages que tu rendrois à une autre figure que la mienne feroient une eſpece d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait feroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte, il

il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vétue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.



✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LETTRE XXV.

A Julie.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédomager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assés ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie,

& ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne ſeroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il

te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout à coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains: pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au Peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit,

droit, ni celle qui eſt au cou du côté gauche. Il n'a point mis .... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronſe? .... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eſt reſtée ſous la levre. Il t'a fait les cheveux & les ſourcils de la même couleur, ce qui n'eſt pas: Les ſourcis ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda teſta, occhi azurri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du viſage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere ſinuoſité qui ſéparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voila les défauts les plus ſenſibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu

des

des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: Hébien ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta Cousine dit que je dansois en philosophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des Villageoises de Berne. Non, le Soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie que tu dois être coëffée; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui

les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Cousine, car je reconnois ses soins & son choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus févere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vétue avec assés de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois! Ah, s'il eut apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eut point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance,

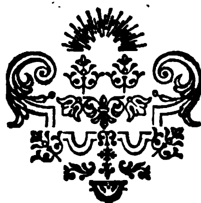
ce, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le desordre de ton sein; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroitre; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'exposes.

Voila la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées a un Peintre habile, & sur ce qu'il a déja fait, j'espere te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assés médiocrement,

cet

cet artiſte ne peut ſe laſſer d'admirer la ſubtilité de mes obſervations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eſt un maitre plus ſavant que lui. Je lui parois auſſi quelquefois fort biſarre: il dit que je ſuis le premier amant qui s'aviſe de cacher des objets qu'on n'expoſe jamais aſſés au gré des autres, & quand je lui réponds que c'eſt pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de ſoin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait ſeroit bien plus touchant, ſi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton viſage, & d'y peindre à la fois ta modeſtie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette reforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpectateur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ne ſais quel enchantement ſecret regne dans ta perſonne; mais tout ce qui la touche ſemble

ble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On ſent, en regardant ton ajuſtement, que c'eſt par tout le voile des graces qui couvre la beauté: & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle récele.



LETTRE XXVI.

A Julie.

JUlie! ô Julie! ô toi qu'un tems j'osois appeler mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échape à ma main tremblante; mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne faloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler! Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & brisé par le repentir. Soutien mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abjet que j'aille être

être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens-propres; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu desormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piege sans appats, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste un récit que j'épargnerois à ta modestie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De

peur

peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret; c'eſt tout ce que je me permetrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques Officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fut. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée

certée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assés sot pour donner dans ce persifflage, je leur réprésentai qu'il seroit mieux d'aller premierement lui faire visite, mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendimes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maitresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu

passée;

passée; d'autres femmes à peu près du même âge & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assés brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déja remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à peu près comme par tout; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout à fait de même sitôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eut pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas

une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oüi parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sureté de ma répugnance, je consacrai cette

ſoirée à ma fonction d'obſervateur, & réſolus d'employer à connoitre cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient ſi peu d'idée de leur état préſent, ſi peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient ſi ſtupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaiſir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reſſentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice: A cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partit du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eut été leur impoſer une peine cruelle à mon avis, que de les condanner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

Cependant le ſoupé ſe prolongeoit &

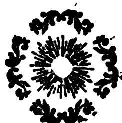
devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais deshonnêtes, & les femmes tachoient d'exciter par le desordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coqueterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces pro-

pos pleins de modeſtie, de grace, & de ſentiment, dont .... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi .... En quels lieux oſois-je penſer à celle .... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frapoient mes yeux m'échaufferent inſenſiblement; mes deux voiſines ne ceſſoient de me faire des agaceries qui furent enfin pouſſées trop loin pour me laiſſer de ſang froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit; j'avois toujours bû mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'aviſai de la boire pure. Alors ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé

tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries ; je cessai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le desespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux; qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attens mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.



LETTRE XXVII.

Réponse.

RAssurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un desordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois guere en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, &

qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piege que j'avois craint. Les grossieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire, mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, & fait déja sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos rélations; vous avez continué sur le même ton,

ton, & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre (*), plutot que pour les rélations d'un philosophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuses ou de gens desœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine fraper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur

(*) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne savez pas qu'il y a des *petites-maitresses*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres*. Bon Dieu, que savez-vous donc ?



cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échapent à vos recherches? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoitre? Quelque deſcription de leur parure, dont tout le monde eſt inſtruit; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du deſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (*)? La ſeule choſe qui ſemble être

(*) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? eſt-

ue de vous dans toute cette Lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au votre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, ailliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse in-

est-ce que ces soins les regardent? Eh que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illustres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au dessous de vous même, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison deshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser

ser diriger vos amusemens. Quand au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque espece de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dut jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fut jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire! Quant à la sécuri-

té que vous tiriez de votre répugnance ; je n'en dirai rien, l'évenement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne se moquât de vous en sortant : Un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivites en cette occasion ? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & reprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations, qui succombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeste & devient effronté par honte, & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voila surtout dequoi vous avez à préserver le votre ; car quoique vous

fassiez,

fassiez, la crainte du ridicule que vous méprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutot cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des preceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre esprit une legere transposition de tems, & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux soupé vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame aloit être sitôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez réprésenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice; l'avantage de prendre

dre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eut donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même; est-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries de gens dont l'estime n'en put avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eut sauvé pour un moment de mauvaise honte une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien dissimuler, votre amie eut versé quelques larmes de moins.

Vous voulutes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin! Quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne ferez-vous point aussi curieux d'observer un jour

les

les voleurs dans leurs Cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le desordre public qu'il ne peut arrêter; il l'observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; Mais quant aux desordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoitre assés les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie

adopte

adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assés pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence ou le célibat, il falut à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoûtez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans

un

un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au contraire la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'acoutument à ne plus renaitre, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractere. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens,

talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux-esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont courant comme vous de maison en maison, de coterie en coterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philosophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état,

pro-

prostituer leurs talens & soutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point; comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assés cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du Pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Edouard: avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il est toujours aisé de descen-

dre,

dre, & de votre propre aveu c'eſt le ſeul moyen de connoitre les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui répréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une Ville ſi riche le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſere extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette queſtion, ce me ſemble eſt bien digne de vos recherches; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le ſage en apprend les miſteres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: C'eſt là

qu'on

qu'on s'instruit par quelles iniquités secretes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hotels du fauxbourg St. Germain, & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir!

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misere qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la

pro-

protection font autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu desintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tirannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voila,

Voila, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquerir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez moi, de ce nouveaux genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éléve & nourrit le genie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens

des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſés être; de peur qu'un ſecond pas vers le deſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le tems de vous reconnoitre. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à retracter une partie de mes censures sur les matieres & le stile de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des rélations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assés mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guere du ressort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Oblibligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naitre, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. Dequoi me serviroit de les connoitre, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager? Mais je vous aime; & l'inté-

rêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traitte. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre genie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le votre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoitre & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous?





LETTRE XXVIII.

De Julie.

Tout eſt perdu! Tout eſt découvert! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon pere les voit, c'eſt fait de ma vie! Eh, que ſerviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer .... Ah Dieu! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment ſoutenir ſes regards? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre! .... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas .... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches .... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée .... ô mon

cœur,

cœur, quels déchiremens! .... Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage .... elle voudra ſavoir .... il faudra tout dire ..... Regianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis .... qui ſait ſi jamais .... je pourrois .... quoi, mentir? .... mentir à ma mere .... Ah, s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu, nous ſommes perdus!

Fin de la ſeconde partie.



N°. II.

SUITE DU CATALOGUE DES LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Ciceron, de Dion, de Saluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 *f.*
——— des Passions, 12. 2 *vol.* *Amst.* 1751. à *f* 1.
——— d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prevots d'Exil, 12. 2 *vol.* *Amst.* 1741. à *f* 1.
——— Critique des Manichée & du Manichéisme par Mr. de Beausobre, 4. 2 *vol.* *Amst.* 1734-1740.
——— du Marquis de Cressy, 12. 1 *vol.* *Amst.* 1758. à 10 *f.*
——— Critique des Pratiques superstitieuses, par Le P. Brun, 8. 4 *vol.* *Amst.* 1736. à *f.* 6.
Houteville Religion prouvée par les Faits, 12. 4 *vol.* *Amst.* 1744. à *f* 4. 10. *f.*
Illustres Françoises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 *vol.* *fig.* *Amst.* 1750. à *f* 4.
Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Pufendorff; complettée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Martinière, 12. 11 *vol.* *fig.* *Amst.* 1743-1748. à *f* 22.
Journal des Sçavans depuis son commencement, 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 *vol.* 12. *fig.* *Amst.* à *f* 170.
——— ——— idem *chaque tome séparement.*
Journal des Sçavans combiné avec les *Mémoires de Trevoux* Janvier 1754. jusques à Décembre 1760. en 53 tomes où 105 parties à 10 *f.*
Supplement aux Journaux des Sçavans & de Trevoux, où Lettres Critiques sur les divers ouvrages periodiques de France, à *f* 3. pour l'Année.
Journées amusantes de Mad. de Gomez, 12. 8 *vol.* *fig.* *Amst.* 1761.
——— ——— idem, 12. grand papier, 8. *vol.* *fig.* *Londres* 1751. à *f* 5. 10 *f.*